

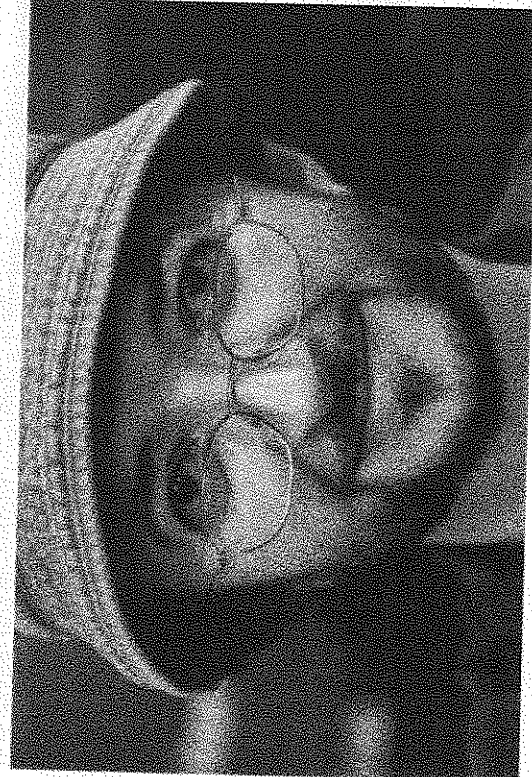
Une puissante fresque guerniquéenne

PAR SABINE HUYNH

PHILIPPE RAHMY

ALLEGRA

La Table Ronde, 187 p., 15,60 €



© Medias

Lui, c'est Abel, algérien en France, français à Londres, londonien ailleurs, au travail en particulier, un monde aliénant où c'est tout ou rien : ici il est tout, là-bas il n'est rien, du pareil au même, « un homme incapable de se reconnaître dans le miroir » et qui « passe [d'une vie] à l'autre, comme on fait tourner un barillet à la roulette russe ». Abel évoque un clone, un fantôme, quelque chose de légèrement bouffon aussi, dans son déni chronique de la réalité.

Elle, c'est Allegra, son bébé, sa fille au nom de panacée, « le salut qu'on échange en se croisant sur ses sentiers de plein ciel », sa raison de vivre, de tuer aussi, les autres, ou bien soi. Il faut dire que le suicide éventuel du personnage principal nous tient en haleine dans *Allegra*, le roman quelque peu amer de Philippe Rahmy, car lui c'est aussi nous, en perte de repères, assaillis par la peur : comment va-t-il s'en sortir ? Que ferions-nous à sa place ? Que faisons-nous à sa place ? « Quels rêves, mes amis, quels rêves nous reste-t-il ? »

Entre lui et elle, Abel et Allegra, bouillonne le Léthé des non-dits, des parents d'Abel, de sa femme Lizzie, mais aussi des migrants du Salaam Hotel qu'on tente d'escamoter, avec leurs rêves, leurs bagages d'histoires, leurs joies fugaces, leurs enfants, la lumière de leurs yeux. Les liens entre les humains se dissolvent dans la bile acide d'un monde où les priorités péculiaires font miroiter des mirages de rédemption qui rendent sourd. *Allegra* propose une réflexion mordante sur ce que le système fait à l'homme, et sur la récupération politique de la souffrance des peuples : « Au milieu de notre société, où les pauvres sont plus pauvres

et les riches plus riches, quel bonheur est encore à notre portée ? Quel idéal ? » Le tohu-bohu de la misère humaine broie autant que ces guerres, qui sont tellement épouvantables que même les chevaux y périssent, sans personne pour les veiller, et que le soleil, « comme un animal écrasé », peine à s'en relever.

Abel, c'est le cheval de *Guernica*, hurlant et transpercé d'une lance, c'est aussi Edgar, le lion fatigué du zoo d'Oslo Court, dont la « solitude à plusieurs tient lieu de famille ». *Allegra*, c'est la petite fleur presque éteinte entre les jambes de l'animal, comme un souvenir d'espérance. Les carcasses de la boucherie des parents d'Abel incarnent leur propre peuple brutalisé, sacrifié, dévoré par ce qu'ils n'ont pas su contenir. Lizzie, c'est la mère désespérée à l'enfant mort et à la bouche vomissant la folie qui l'a colonisée, la jument à la mâchoire déboîtée et aux « lèvres dentées [qui] lui faisaient un sourire de polichinelle », sa « pâleur de viande congelée ». Au sein du cauchemar, toujours les mères souffriront les premières et les dernières. Abel, c'est aussi le prisonnier destiné à être brûlé vif ; il semble avoir deux alter ego dans ce récit : Firouz, son patron, et Norlay, qui tient le Salaam Hotel et se noie dans les naufrages de ses ancêtres (« on écoute Norlay. On entend hurler les naufragés »). Douleur et alcool en excès finissent par les anesthésier, les transformer en automates. Eva, c'est la femme blessée que l'on devine libre malgré ses entraves physiques et psychologiques, puisqu'elle repousse la souffrance, pour pouvoir, malgré l'obscurité, en l'occurrence celle d'une salle de projection, continuer à chercher la lumière, l'émotion, sauvegardées par l'art. Elle traverse le livre en métro, en train, avec des écouteurs sur les oreilles : les apparitions de la musique et de paroles de chansons jouent ici un rôle transfigurateur et apaisant.

Le roman de Philippe Rahmy se déploie en trente-quatre chapitres qui sont autant de visions réalistes aussi poignantes que la peinture de Picasso, dont l'artiste disait qu'elle n'était pas « faite pour décorer les appartements » mais constituait « une

arme offensive et défensive contre l'ennemi ». Dans *Allegra*, l'ennemi c'est l'obscurantisme, qui mène à la brutalité dénoncée par *Guernica*, toujours actuelle. Philippe Rahmy a signé avec ce roman une puissante fresque guerniquéenne, d'une grande lucidité mais aussi d'une grande tendresse puisque l'amour n'est pas absent et que le jour continue à se lever au-dessus des naufrages : diaphane, Allegra, la fleur de ce drame, laissant passer la lumière malgré son sort, s'en fait le vecteur.

Allegra, c'est aussi et surtout un texte qui balaie le fatalisme d'un grand éclat de rire, léonin (« un fou rire de sanglots, comme des grêlons sur de la tôle ondulée »), et ramène aux émerveillements inoubliables, aux ballons de l'enfance libérés dans le ciel, emportés par le

.....
Un texte qui balaie le fatalisme d'un grand éclat de rire, léonin, et ramène aux émerveillements inoubliables, aux ballons de l'enfance libérés dans le ciel, emportés par le vent

vent : « Des mains se lèvent, le ballon rebondit de spectateur en spectateur, d'un enfant à l'autre, toujours plus loin dans les gradins. La foule roule, se répond, communie, elle va, elle vient, elle chavire, débordante de rires et de chants ». C'est pour cette clameur de joie inextinguible qu'il faut lire ce livre, parce que la vie, la vraie, demande qu'on s'ébroue comme le ferait un cheval, et qu'on s'arme d'allégresse face à ces fantômes qui voudraient nous faire croire qu'elle nous échappera quoi qu'on fasse, que la prochaine page ne peut qu'avoir déjà été écrite, et qu'elle sera finale et identique pour tous. Non, rétorque vivement Philippe Rahmy avec son roman, qui n'a pourtant rien de désopilant : les pages du livre sont faites pour être volantes, pour enfanter la vie, pour respirer ses fleurs et ses fruits, pour refléter la lumière du soleil et pour être tournées avec moins de tristesse que de joie – Allegra, le meilleur d'Abel, personnage tourmenté que Rahmy refuse de condamner. Mais comment le délivrer ?